

www.e-rara.ch

La Foire Aux Vanités

Thackeray, William Makepeace

Paris, 1868

Zentralbibliothek Zürich

Shelf Mark: CFM K 246

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-100889>

Chapitre premier.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

LA

FOIRE AUX VANITÉS.

CHAPITRE PREMIER.

Sollicitude des parents de miss Crawley pour cette chère demoiselle.

Tandis que l'armée anglaise s'éloigne de la Belgique et se dirige vers les frontières de la France pour y livrer de nouveaux combats, nous ramènerons notre aimable lecteur vers d'autres personnages qui vivent en Angleterre au sein du calme le plus profond et ont aussi leur rôle à jouer dans le cours de notre récit.

La vieille miss Crawley était toujours à Brighton, où elle ne se tourmentait pas beaucoup des terribles combats livrés sur le continent. Briggs toujours sous l'influence des tendres paroles de Rebecca, ne manqua pas de lire à sa chère Mathilde la *Gazette*, où l'on parlait avec éloge de la valeur de Rawdon Crawley et de sa promotion au grade de lieutenant-colonel.

« Quel dommage, disait alors sa tante, que ce brave garçon se soit embourbé dans une pareille ornière. c'est malheureusement une sottise irréparable. Avec son rang et son mérite il aurait trouvé à épouser au moins la fille d'un marchand de bière qui lui aurait apporté une dot de 250 000 liv. sterling, comme miss Grain d'Orge, par exemple. Peut-être même

aurait-il pu songer à une alliance avec quelque famille aristocratique de l'Angleterre. Un jour ou l'autre je lui aurais laissé mon argent à lui ou à ses enfants, car je ne suis pas encore fort pressée de partir, entendez-vous, miss Briggs, quoique vous soyez peut-être plus pressée d'être débarrassée de moi, et il faut que tout cela manque; et pourquoi, je vous prie? Parce qu'il lui a pris fantaisie d'épouser une mendicante de profession, une danseuse d'opéra.

— Mon excellente miss Crawley ne laissera donc pas tomber un regard de miséricorde sur ce jeune héros, dont le nom est désormais inscrit sur les tablettes de la gloire? reprenait miss Briggs, exaltée par la lecture des prodiges de Waterloo, et toujours disposée à saisir l'occasion de se livrer à ses instincts romanesques. Le capitaine, je veux dire le colonel, car désormais tel est son grade, le colonel n'a-t-il pas assuré à jamais l'illustration du nom des Crawley?

— Vous êtes une sotte, miss Briggs, répondait la douce Matilde, le colonel Crawley a traîné dans la boue le nom de sa famille. Épouser la fille d'un maître de dessin! épouser une demoiselle de compagnie; car elle sort du même sac que vous, miss Briggs; oh! mon Dieu, je n'en fais point de différence; seulement, elle est plus jeune et possède beaucoup plus de grâce et d'astuce. Mais, par hasard, seriez-vous la complice de cette misérable qui a attiré Rawdon dans ses filets? C'est que vous avez toujours la bouche empâtée de ses louanges. J'y vois clair maintenant, j'y vois clair, vous êtes de complicité avec elle. Mais dans mon testament, vous pourrez bien trouver quelque chose qui vous fera déchanter, je vous en avertis. Vite, écrivez à M. Waxy que je désire le voir immédiatement. »

Miss Crawley écrivait alors à M. Waxy, son homme d'affaire, presque tous les jours de la semaine. Le mariage de Rawdon avait complètement bouleversé ses dispositions testamentaires, et elle était fort embarrassée pour savoir comment répartir son argent. Ces préoccupations n'étaient point causées par l'appréhension d'une mort prochaine; au contraire, la vieille demoiselle s'était parfaitement rétablie. Il était facile d'en juger à la vivacité des épigrammes dont elle accablait la pauvre Briggs. Sa malheureuse victime montrait une douceur, une apathie, une résignation où l'hypocrisie, entrait pour plus encore que la générosité. En un mot, elle s'était faite à cette soumission ser-

vile, indispensable aux femmes de son caractère et de sa condition. Et quant à miss Crawley, comme toutes les personnes de son sexe, elle savait avec un art cruel retourner dans la plaie la pointe acérée du mépris.

A mesure que la convalescente reprenait des forces, il semblait qu'elle cherchât à les essayer contre miss Briggs, la seule compagne qu'elle admit dans son intimité. Les parents de miss Crawley ne perdaient pas pour cela le souvenir de cette chère demoiselle; au contraire, chacun s'efforçait à l'envi de lui témoigner par nombre de cadeaux et de messages affectueux l'énergie d'une tendresse inaltérable.

Nous citerons en première ligne son neveu Rawdon Crawley. Quelques semaines après la fameuse bataille de Waterloo, et les détails donnés par la Gazette sur ses exploits et son avancement, il arriva à Brighton, par le bateau de Dieppe, une boîte à l'adresse de miss Crawley. Cette boîte contenait des présents pour la vieille fille et une lettre de son respectueux neveu le colonel; le paquet se composait d'une paire d'épaulettes françaises, d'une croix de la Légion d'honneur et d'une poignée d'épée, précieux trophées de la bataille.

La lettre était charmante de verve et d'entrain; elle donnait tout au long l'histoire de la poignée d'épée enlevée à un officier supérieur de la garde, qui, après avoir énergiquement exprimé que la garde meurt et ne se rend pas, avait été fait prisonnier au même instant par un simple soldat. La baïonnette du fantassin avait brisé l'épée de l'officier, et Rawdon s'était saisi de ce tronçon pour l'envoyer à sa chère tante. Quant à la croix et aux épaulettes, elles avaient été prises à un colonel de cavalerie tombé dans la mêlée sous les coups de l'aide de camp. Rawdon s'empressait de déposer aux pieds de sa très-affectionnée tante ces dépouilles, cueillies dans les plaines de Mars. Il lui demandait la permission de lui continuer sa correspondance quand une fois il serait arrivé à Paris, lui promettant d'intéressantes nouvelles sur cette capitale et ses vieux amis de l'émigration, auxquels elle avait témoigné une si bienveillante sympathie pendant leurs jours d'épreuves.

Briggs fut chargée de la réponse. Elle devait adresser au colonel une lettre de félicitations et l'encourager à de nouvelles communications épistolaires. La première missive était assez spirituelle et assez piquante pour faire bien augurer des suivantes.

« Je sais très-bien, disait miss Crawley à miss Briggs, que Rawdon est aussi incapable que vous d'écrire une lettre pareille, que cette petite drôlesse de Rebecca lui a dicté jusqu'à la dernière virgule; mais je n'ai garde d'aller me priver des distractions qui peuvent me venir de ce côté; faites donc comprendre à mon neveu que sa lettre m'a mise de fort bonne humeur. »

Si miss Crawley ne se trompait pas en attribuant la lettre à Becky, elle ne savait peut-être pas aussi bien que les dépoüilles opimes qu'on lui envoyait étaient également de l'invention de mistress Rawdon. Cette dernière les avait eues pour quelques francs de l'un de ces innombrables colporteurs qui, le lendemain de la bataille, se mirent à trafiquer de ces tristes débris. Quoi qu'il en soit la gracieuse réponse de miss Crawley ranima les espérances de Rawdon et de sa femme, qui tirèrent les plus favorables augures de l'humeur radoucie de leur tante.

Dès que Rawdon, à la suite des armées victorieuses, eut fait son entrée dans la capitale, sa vieille tante reçut de Paris la correspondance la plus régulière et la plus divertissante.

La femme du recteur, non moins ponctuelle dans sa correspondance, était beaucoup moins goûtée par la vieille demoiselle. L'humeur impérieuse de mistress Bute lui avait fait un tort irréparable dans la maison de sa belle-sœur, non-seulement elle était détestée des subalternes, mais encore elle était à charge à miss Crawley. Si la pauvre miss Briggs avait eu la moindre malice dans l'esprit, elle eût trouvé une joie ineffable à annoncer à mistress Bute, de la part de sa chère Mathilde, que celle-ci se trouvait infiniment mieux depuis que mistress Bute n'y était plus; à la prier, toujours au nom de miss Crawley, de ne plus s'inquiéter de sa santé et de ne pas quitter sa famille pour venir la voir. Plus d'un cœur féminin eût savouré à longs traits ce petit plaisir de la vengeance; mais pour rendre justice à miss Briggs, elle ne voyait pas si loin. Son ennemie était en disgrâce; il n'en fallait pas davantage pour émouvoir sa fibre compatissante.

« J'ai été bien sotte, se disait, non sans raison, mistress Bute, j'ai été bien sotte d'annoncer mon arrivée à miss Crawley dans la lettre qui accompagnait l'envoi des canards de Barbarie. J'aurais dû me présenter à l'improviste à cette vieille radoteuse, et l'enlever à ces deux harpies Briggs et Firk' »

Ah! Bute, mon ami Bute! qu'avez-vous fait en allant vous casser le cou! »

Bute avait eu le plus grand tort et ne le savait que trop!

Nous avons vu de quoi était capable mistress Bute quand elle avait le jeu pour elle; sous son autorité despotique, le règne de la terreur s'était établi dans la maison de miss Crawley, mais à la première occasion il y avait eu révolte suivie de la disgrâce la plus complète. Tous les sots du presbytère prenaient texte de là pour se poser comme les victimes de l'égoïsme le plus bas, de la trahison la plus abominable; ces sacrifices, ce dévouement pour miss Crawley n'avaient été payés que par la plus noire ingratitude.

L'avancement de Rawdon d'autre part, sa mise à l'ordre du jour avaient aussi jeté l'alarme dans ces âmes si charitables et si chrétiennes. Sa tante ne pouvait-elle pas se radoucir en le voyant colonel et chevalier du Bain? Qui pouvait jurer que l'odieuse créature qu'il appelait sa femme ne finirait pas par rentrer un jour en faveur?

La femme du ministre composa, sous l'inspiration de son juste courroux, un sermon sur la vanité de la gloire militaire et la prospérité des méchants, et son mari le lut à ses paroissiens, sans y comprendre un mot. Pitt se trouvait ce jour-là dans l'auditoire: il s'était rendu à l'église avec ses deux sœurs pour remplacer le chef de famille qui ne faisait plus, dans son banc seigneurial, que de fort rares apparitions.

Depuis le départ de Becky Sharp, ce vieux mécréant se livrait sans frein à ses instincts dépravés. Sa conduite était devenue un scandale pour le comté et un sujet de honte pour son fils. Jamais miss Horrocks n'avait étalé sur son bonnet un tel luxe de rubans. Les autres familles du voisinage avaient dû renoncer à toute espèce de relations avec le château et son propriétaire. Le baronnet allait boire chez ses fermiers, trinquait avec eux à Mudbury, et les jours de marché, il se faisait conduire à Southampton dans sa grande voiture à quatre chevaux avec miss Horrocks à sa droite.

M. Pitt, en ouvrant le journal, tremblait chaque matin d'y voir annoncé le mariage de son père avec la susdite demoiselle. L'épreuve était rude et pénible pour son amour-propre. Dans les assemblées religieuses dont il avait la présidence, et où il parlait d'ordinaire plusieurs heures de suite comment son élo-

quence ne se serait-elle pas glacée sur ses lèvres lorsqu'en se levant il entendait dans l'auditoire les réflexions suivantes :

« Eh! mais, ce monsieur qui se lève, c'est le fils de ce vieux réprouvé de sir Pitt qui, dans ce moment, est sans doute à boire dans quelque bouchon du voisinage. »

Une fois il parlait de la triste situation du roi de Tombouctou et de ses nombreuses épouses, plongées dans les plus épaisses ténèbres de l'idolâtrie; soudain un ivrogne, élevant la voix dans la foule :

« Combien, lui cria-t-il en compte-t-on dans le harem de Crawley? »

Sous le coup de cette apostrophe, l'auditoire resta tout ébahi, et il n'en fallut pas davantage pour faire manquer l'effet du discours de M. Pitt.

Quant aux deux héritières de Crawley-la-Reine, peu s'en manqua qu'elles ne fussent livrés sans contrôle à leurs inspirations personnelles. Sir Pitt avait juré que, sous aucun prétexte il ne laisserait rentrer de gouvernantes au château. Enfin, par bonheur pour elles et grâce à l'intervention de M. Crawley, le vieux gentilhomme se décida à les mettre en pension.

A travers les nuances diverses qui résultaient dans les actes de chacun de la différence des caractères, on pouvait néanmoins reconnaître un redoublement d'attention à l'égard de miss Crawley de la part de ses neveux et nièces; tous tenaient à lui témoigner leur affection de la manière la plus vive; tous tenaient à lui donner des gages non équivoques de leur tendresse.

Mistress Bute lui avait adressé des canards de Barbarie, des choux-fleurs d'une grosseur remarquable, une jolie bourse et une pelote faite par ses aimables filles, avec prière à leur chère tante de vouloir bien leur garder une petite place dans son cœur.

M. Pitt, plus magnifique encore dans ses envois, lui prodiguait les bourriches de pêches, de raisins et de gibier. La voiture de Southampton à Brighton apportait à miss Crawley tous ces petits cadeaux qui, sous mille formes diverses, prouvaient la tendresse de ses proches. Quelquefois même M. Pitt allait lui rendre visite; car l'humeur acariâtre et revêche de son honorable père mettait souvent sa patience à bout, et le forçait d'aller chercher au dehors l'oubli de ses soucis domestiques.

Un autre motif attirait encore M. Pitt à Brighton, c'était la présence de lady Jane de la Moutonnière. Nous avons mentionné plus haut les projets de mariage qui existaient entre les deux jeunes gens. Lady Jane habitait Brighton avec ses sœurs et sa mère la comtesse de Southdown, la femme forte de l'Évangile, avantageusement connue de toutes les personnes graves et sérieuses.

Quelques mots sont nécessaires sur cette respectable famille, mêlée aux événements de ce récit par les liens qui vont la rattacher à la famille Crawley.

La vie du chef de la famille Southdown, Clément William, quatrième comte de Southdown, n'offre aucune particularité bien remarquable. Il entra au parlement sous le patronage de M. Wilberforce; y rendit quelques services à son parti, et on ne saurait mieux faire que de le ranger dans la catégorie dite des hommes sérieux.

Les paroles auraient peine à exprimer l'étonnement et la consternation de la vertueuse comtesse de Southdown, lorsque, après le trépas de son noble époux, elle apprit que l'héritier de la famille, son fils enfin, était membre de plusieurs clubs et avait perdu de grosses sommes au jeu, chez Watiers et au Cocotier, qu'il avait déjà mangé une partie de son héritage, qu'il était criblé de dettes, qu'il conduisait à quatre chevaux, était commissaire dans les assauts de boxe, qu'enfin il avait une loge à l'Opéra, où il paraissait au milieu de la société la plus mal famée. Son nom était toujours accueilli par un murmure réprobateur dans le cercle de la douairière. Lady Émilie comptait quelques années de plus que son frère; elle avait déjà pris une position éminente parmi les gens sérieux comme auteur de manuels de piété, d'hymnes spirituelles et de poésies religieuses. C'était une demoiselle d'un esprit mûr et rassis qui avait jeté bien loin toute idée de mariage. Son amour pour les nègres suffisait, à lui seul, à son ardente sensibilité. La rumeur publique lui attribue un magnifique poème dont voici le début :

Guidez-nous par delà les abîmes des mers,
En ces îles que brûle un soleil implacable,
Où sourit d'un ciel pur l'azur inaltérable,
Où de pleurs éternels le noir mouille ses fers.
Etc.... etc.... etc....

Elle était en correspondance réglée avec les missionnaires des

deux Indes. On parlait même de tendres sentiments qu'elle aurait éprouvés pour le révérend Silas Pousse-Grain, tatoué dans une de ses missions par les sauvages des mers du Sud.

Quant à lady Jane, pour laquelle M. Pitt, comme nous l'avons dit, brûlait d'une si belle flamme, elle était aimable et craintive, parlait peu et rougissait beaucoup. Malgré les écarts de son frère, elle continuait à l'aimer sans pouvoir s'en empêcher. De temps à autre elle lui écrivait de petites lettres à la hâte, et les jetait à la poste en cachette. Un jour, et c'était le plus terrible secret qui chargeât sa conscience, escortée de sa gouvernante, elle avait fait une visite clandestine au jeune lord, qu'elle avait trouvé — voyez à quels excès vous conduisent la débauche et le crime — en compagnie d'un cigare et d'une bouteille de curaçao ! Elle admirait sa sœur, adorait sa mère, et à ses yeux l'homme le plus aimable et plus accompli était M. Crawley, après son cher Southdown toutefois. Sa mère et sa sœur, ces deux natures d'élite, se chargeaient de trancher pour elle en toutes circonstances, et la regardaient avec ce superbe dédain que toute femme qui se retire sur les hauteurs de l'intelligence dispense toujours avec usure à ceux qu'elle voit au-dessous d'elle. Sa mère commandait ses robes, ses livres, ses chapeaux, et allait même jusqu'à penser pour elle. Suivant que milady Southdown se trouvait dans telle ou telle disposition, sa fille montait à cheval, touchait du piano ou prenait tout autre exercice. Milady aurait, sans aucun doute, laissé sa fille en tabliers à manches jusqu'à ses vingt-six ans qu'elle venait d'atteindre, s'il n'avait fallu les quitter pour la présentation de lady Jane à la reine Charlotte.

Quand ces dames furent installées à Brighton, M. Crawley ne visita d'abord qu'elles seules, se contentant de mettre une carte chez sa tante et de demander tout simplement à M. Bowls ou à son camarade des nouvelles de la malade. Un jour, s'étant trouvé face à face avec miss Briggs, qui revenait du cabinet de lecture, de gros paquets de romans sous le bras, une rougeur extraordinaire couvrit la figure de M. Crawley, tandis qu'il s'avavançait vers la demoiselle de compagnie, pour lui dire un bonjour plus amical. Après s'être promené quelques instants avec elle, il finit par emmener miss Briggs auprès de lady Jane de la Moutonnière, et lui dit :

« Lady Jane, permettez-moi de vous présenter la meilleure

amie de ma tante et sa plus fidèle compagne, miss Briggs, que vous connaissez déjà à un autre titre, comme auteur des *Harmonies du cœur*, ces charmantes poésies qui font vos délices.»

Lady Jane rougit beaucoup, tendit sa petite main à miss Briggs, lui fit un compliment tout à la fois très-poli et très-inintelligible, parla de son désir d'aller voir miss Crawley, du bonheur qu'elle aurait à connaître les parents et les amis de M. Pitt; puis, avec un regard doux comme celui d'une colombe, elle prit congé de Briggs, à laquelle M. Pitt fit un salut vraiment digne de ceux qu'il adressait à la grande duchesse Poupernicle lorsqu'il était attaché comme envoyé extraordinaire à sa cour.

L'adroit diplomate avait bien profité des leçons du machiavélique Binkie. C'était lui qui avait donné à lady Jane l'exemplaire des poésies de Briggs, qu'il avait ramassé dans un coin à Crawley-la-Reine, exemplaire enrichi d'une dédicace adressée par cette huitième muse à la première femme du baronnet. Il avait apporté ce volume à sa fiancée, ayant d'abord eu le soin de le lire pendant la route et de marquer au crayon les passages dont la douce lady Jane devait se montrer le plus frappée.

M. Pitt fit briller aux yeux de lady Southdown les immenses avantages qui pourraient résulter d'une plus grande intimité de rapports avec miss Crawley; il les lui montra surtout comme alliant à la fois l'intérêt de ce monde à celui du ciel. Miss Crawley vivait désormais seule et abandonnée; ce réprouvé de Rawdon, par ses écarts monstrueux, par son mariage, s'était aliéné sans retour les affections de sa tante. La tyrannie intéressée de mistress Bute Crawley avait poussé la vieille fille à se révolter contre les prétentions envahissantes de sa cupide parente. Quant à lui, bien qu'il se fût abstenu jusqu'à ce jour par un orgueil exagéré peut-être de toute marque de déférence ou de tendresse à l'égard de miss Crawley, il pensait que le moment était venu d'arriver par tous les moyens possibles à arracher cette âme à l'ennemi du genre humain, et à assurer à sa personne l'héritage de sa chère parente, en sa qualité de chef de la maison Crawley.

Lady Southdown, la femme forte de l'Écriture, tomba d'accord sur tous ces points avec son futur gendre; et dans l'ardeur de son zèle, la conversion de miss Crawley lui semblait l'affaire d'un tour de main. Dans ses domaines de Southdown,

cette géante de la vérité ne daignait-elle pas elle-même parcourir en calèche les campagnes qu'elle voulait initier à la grande lumière? N'envoyait-elle pas de tous côtés des émissaires chargés d'inonder le pays d'une pluie de ses manuels? Gros-Jean recevait ainsi l'ordre de se convertir sans délai; Petit-Pierre, de lire sa prose sans résistance ni appel au clergé régulier.

Milord Southdown, nature épiléptique et obtuse, approuvait et ratifiait les faits et gestes de sa Mathilde. Les croyances de milady se transformant sans cesse, ses opinions variaient à l'infini, par suite de la multitude des docteurs dissidents admis dans son intimité. N'importe quiconque était dans sa dépendance, devait la suivre pas à pas et les yeux fermés. Qu'elle s'adressât, suivant son caprice du moment, au révérend Saunders Mac Nitre, le divin Écossais, ou au révérend Luke Waters, l'angélique Wesleyen, ou à Giles Jowis, le savetier illuminé, enfants, domestiques, fermiers, tout le monde était tenu d'aller, à la suite de milady, s'incliner devant eux et de dire *Amen* à chacune des professions de foi de ces différents docteurs.

Pendant les exercices de piété, milord Southdown, usant du bénéfice de son tempérament souffreteux, obtenait l'autorisation de rester dans sa chambre à boire du vin chaud, tout en écoutant lire son journal. Lady Jane était la préférée du vieux comte, mais aussi elle l'entourait des soins les plus tendres et les plus sincères. Quant à lady Émilie, auteur de la *Blanchisseuse de Finchley-Common*, elle peignait sous des couleurs si terribles les châtimens de l'autre monde, qu'elle jetait l'épouvante dans l'esprit craintif de son vieux père et que ses accès d'épilepsie, d'après l'avis des médecins, avaient pour principale cause les sermons de cette enthousiaste prédicante.

— Eh bien! oui, j'irai la voir, répondit lady Southdown à M. Pitt, en se rendant à la logique puissante du prétendu de sa fille. Savez-vous quel est le médecin de miss Crawley? »

M. Crawley nomma M. Creamer.

« Un praticien des plus dangereux et des plus ignorants, mon cher Pitt. La providence, dans ses adorables desseins, a permis que je lui serve d'instrument pour en purger déjà plusieurs maisons; deux ou trois fois, malheureusement, je suis arrivée trop tard; entre autres, chez ce pauvre général Gladders qui allait mourir entre les mains de cet âne fieffé. Grâce

aux pilules de Podger, que je lui ai administrées, il y a eu quelques jours de mieux ; mais hélas ! il était trop tard pour que l'effet pût être durable ; sa mort du moins a été des plus douces ; et si la providence l'a retiré de ce monde, c'est sans doute pour son plus grand bien. Je reviens à Creamer, mon cher Pitt ; il ne peut rester auprès de votre tante. »

Pitt se rangea tout à fait à cet avis. Lui aussi subissait, comme les autres, l'ascendant de sa noble parente et future belle-mère. Son esprit et son estomac étaient assez robustes pour supporter également bien les remèdes spirituels et temporels de milady, les prédications de Saunders Mac Nitre comme les pilules de Podger, l'élixir de Pokey et les sermons de Luke Waters. Jamais il ne sortait sans avoir soin d'emporter sur lui une provision de ces drogues théologiques et médicales préparées par l'ignorance et débitées par le charlatanisme.

« Quant au traitement spirituel, continua milady, il n'y a pas de temps à perdre ; entre les mains de Creamer elle peut dépasser d'un jour à l'autre, et songez, mon cher Pitt, dans quelles tristes dispositions elle se trouve pour faire le grand voyage. Je vais lui dépêcher le docteur Irons. Vite, Jane, écrivez un mot au révérend Bartholomé Irons ; à la troisième personne, entendez-vous ? Vous lui direz que je l'engage à venir prendre le thé ce soir à six heures et demie. Voilà un ardent apôtre. Je suis sûr qu'il ne laissera pas miss Crawley s'endormir avant de l'avoir vue. Et vous, Émilie, ma chère, préparez-moi un paquet de brochures pour miss Crawley ; vous y mettrez : *Une Voix dans les flammes, la Trompette de Jéricho, la Marmite cassée*, joignez-y encore *l'Anthropophage converti*.

— Et la blanchisseuse de Finchley-Common, dit lady Émilie, il faut marcher droit au but.

— Pardon, mesdames, dit Pitt à son tour s'inspirant de sa science diplomatique, avec toute la déférence que je dois à la chère lady Southdown, je pense qu'il faudrait attendre encore avant d'amener miss Crawley sur un terrain aussi grave et aussi sérieux. Sa santé réclame des ménagements, et, en outre, elle a bien peu médité jusqu'à ce jour, sur ce qu'elle avait à faire, pour son éternité bienheureuse.

— Raison de plus pour se hâter, mon cher Pitt, dit lady Émilie, en se levant avec son arsenal de brochures.

— Une trop grande brusquerie ne réussirait qu'à l'effarou-

cher. Je connais assez les dispositions mondaines de ma tante pour pouvoir vous assurer qu'en voulant ainsi la convertir d'assaut, nous n'arriverions à d'autres résultats que de la faire persister dans ses voies funestes, loin d'arracher cette âme au péril qui la menace. Pour se soustraire à l'effroi, à l'ennui que vous lui inspirerez, elle jettera vos livres par la fenêtre et nous fermera sa porte au nez.

— Pitt, Pitt, vous appartenez aux pompes de ce monde au moins autant que miss Crawley, dit lady Émilie, en remportant ses précieuses brochures.

— Inutile de vous dire, chère lady Southdown, continua Pitt à voix basse, sans s'arrêter à cette interruption, combien un manque d'égarés ou de prudence pourrait causer de préjudice à nos espérances sur les biens terrestres et périssables de miss Crawley. Sa fortune atteint à un chiffre de soixante-dix mille livres sterling; pensez de plus à son grand âge, à son tempérament nerveux et délicat. Il existait un testament en faveur de mon frère le colonel Crawley; elle l'a détruit, je le sais.... Beaucoup de douceur, voilà ce qu'il faut employer pour cette âme souffrante et blessée; évitons donc par-dessus tout ce qui tendrait à l'aigrir, à l'irriter. J'espère en conséquence que vous conclurez avec moi qu'il....

— Certainement, certainement, reprit lady Southdown. Jane, mon enfant, il est inutile d'écrire ce billet au docteur Irons. Puisque la santé de miss Crawley la met hors d'état de supporter les fatigues de la discussion, nous attendrons qu'elle aille mieux. J'irai toutefois la voir demain.

— Si vous m'en croyez, belle dame, ajouta encore sir Pitt d'un ton caressant, vous n'y conduirez pas notre ardente Émilie; elle pousse trop loin le prosélytisme: je vous engage plutôt à prendre la douce et tendre lady Jane.

— Certainement, certainement, Émilie bouleverserait tous nos plans, » repartit lady Southdown reconnaissant la justesse de cette observation.

Pour cette fois donc la comtesse renonça à sa méthode ordinaire d'accabler sous le poids de ses indigestes et rebutants traités la victime que voulait frapper et réduire son ardeur convertissante, c'est ainsi que dans les batailles la canonnade précède toujours les charges de cavalerie française. Quoi qu'il en soit, et sans que nous puissions dire si ce fut par égard

pour une santé chancelante et affaiblie, dans le désir de ne point compromettre la félicité éternelle d'une âme égarée, ou peut-être enfin, par suite de calculs intéressés, lady Southdown consentit à temporiser.

Le lendemain, la grande voiture de famille Southdown, portant sur ses panneaux la couronne de comte et le losange, avec des armoiries qui rappelaient les alliances avec les Binkie, s'arrêtait en grande pompe à la porte de miss Crawley. Un laquais d'une taille gigantesque, d'une mine grave et béate remit à M. Bowls, pour miss Crawley et miss Briggs, les cartes de sa maîtresse. Après cette première entrée en rapport, lady Émilie se donna, le jour même, la satisfaction d'envoyer sous bande à la demoiselle de compagnie les brochures citées plus haut, et principalement *la Blanchisseuse*, avec quelques autres traités à l'usage des domestiques, tels que : *les Miettes de l'Office*, *la Poêle et le Fourneau*, brochures dont le titre dit assez la haute portée!

CHAPITRE II.

Où Jim passe par la porte et sa pipe par la fenêtre.

Miss Briggs s'était sentie singulièrement flattée des prévenances de M. Crawley et du bon accueil de lady Jane. Aussi quand on apporta à Miss Crawley les cartes de la famille Southdown, les paroles élogieuses se pressèrent dans sa bouche sur le compte des visiteurs. La comtesse avait laissé une carte pour elle! Il y avait là assurément de quoi rendre bien fière cette pauvre délaissée.

« Une carte de lady Southdown pour vous, qu'est-ce que cela signifie, miss Briggs? pour ma part, je n'y comprends rien, » observa miss Crawley au nom de ses principes égalitaires.

Sa compagne lui fit humblement remarquer qu'il n'y avait aucun mal à ce qu'une dame de qualité accordât quelque attention à une honnête et pauvre fille.